

LA QUÊTE DU CHEVALIER

• *Tome 1 Renaissance* •

WALLYN ALEXIS

Copyright © 2025 Wallyn Alexis
Tous droits réservés.

Imprimé en France.
ISBN : 979820543604

TABLE

Prologue : Eveil dans l'inconnu.....	9
1 - Voyage à travers les âges.....	19
2 - L'appel au combat.....	45
3 - Au seuil de l'ombre.....	67
4 - L'ascension.....	83
5 - Entre héritage et destinée.....	101
6 - Amis et responsabilités.....	113
7 - L'escorte Royale.....	133
8 - Retour.....	169
9 - Nouveau Départ.....	189
10 - Assemblée.....	209
11 - Leçon de valeur.....	229
12 - Les Runes.....	243
13 - Les Ombres.....	263
14 - Préparation.....	287
15 - En avant.....	299
16 - Tragédie.....	345
17 - Ignorance.....	371

Prologue

Éveil dans l'inconnu

Isaac avait décidé d'organiser une soirée pour inaugurer son nouvel appartement, bien que l'idée même lui nouât l'estomac d'une anxiété familière. Ce lieu représentait bien plus qu'un simple toit au-dessus de sa tête ; c'était le monument tangible de deux années de sacrifices qui avaient creusé des sillons profonds dans son âme. Pendant ces deux années, il avait compté chaque centime avec l'obsession d'un avare, mais pour des raisons diamétralement opposées. Les repas sautés avaient laissé son corps plus mince, ses joues légèrement creuses. Les soirées refusées s'étaient accumulées comme des dettes sociales qu'il savait ne jamais pouvoir rembourser. À l'aube, quand la ville dormait encore, il livrait des journaux, ses doigts engourdis par le froid manipulant maladroitement les liasses de papier. Le soir, après huit heures de bureau, il montait des meubles pour des inconnus, transformant ses mains en cartes de cicatrices et d'ampoules. Ces sacrifices le hantaient la nuit, quand le sommeil refusait de venir. Il revoyait les anniversaires manqués, les week-ends impromptus auxquels il avait dit non, sa jeunesse qui s'étiolait sous la lumière blafarde des néons d'entrepôt. Mais le jour où la clé avait tourné dans la serrure pour la première fois, un souffle immense de soulagement avait balayé la fatigue accumulée et les regrets amers. Maintenant qu'il était enfin propriétaire, une impulsion inhabituelle l'avait saisi : célébrer cette victoire, sortir de sa carapace soigneusement construite, partager cet instant avec ceux qui comptaient. L'ironie de la situation ne lui échappait pas. L'idée même de recevoir

La Quête du Chevalier

tant de monde le rendait physiquement malade d'appréhension. Ses quelques amis proches avaient invité leurs connaissances, et le cercle s'était élargi bien au-delà de ce qu'Isaac avait anticipé, transformant sa soirée intime en événement social qu'il ne maîtrisait plus.

*

La pièce bourdonnait maintenant de conversations et de rires qui semblaient appartenir à un autre monde. Un homme qu'Isaac ne reconnaissait pas se tenait près de la fenêtre, l'observant avec une intensité troublante avant de détourner le regard sans un mot. Les verres tintaient, la musique flottait dans l'air tiède, mais Isaac percevait tout cela comme à travers un voile, distant et irréel. Debout près du buffet, il observait la foule avec le regard perdu de celui qui ne trouve pas sa place. Ses doigts s'étaient crispés sur le verre qu'il tenait, les jointures blanchies par la tension, la paume moite d'une sueur nerveuse. Il tentait de se convaincre qu'il avait bien fait, que cette soirée n'était pas une erreur monumentale. Mais chaque voix étrangère ajoutait un poids supplémentaire sur ses épaules déjà voûtées, chaque éclat de rire creusait le fossé qui le séparait des autres. Il souriait quand on croisait son regard, levait son verre en réponse automatique aux toasts portés. Mais tout sonnait faux, comme une mélodie jouée sur un instrument désaccordé. Il performait, imitant des gestes observés mille fois dans d'autres soirées, dans d'autres vies qui n'étaient pas la sienne. Les règles tacites de la socialisation défilaient dans son esprit comme un manuel qu'il n'avait jamais vraiment appris : maintenir le contact visuel, rester naturel, éviter les silences trop longs, ne pas monopoliser la parole. Et cette pensée lancinante qui revenait sans cesse : il n'était qu'un figurant dans leur décor, un élément de fond dans la vie des autres.

C'est alors que son regard croisa celui d'Alex. Une chaleur familière monta dans la poitrine d'Isaac, mélange complexe de soulagement et d'appréhension. Alex traversa la foule avec cette assurance naturelle qui n'avait pas changé depuis leur enfance, fendant les groupes de convives

comme un navire fend les vagues. Son sourire franc illuminait son visage, et dans ses yeux brillait cette lumière particulière de ceux qui connaissent vos failles mais vous acceptent malgré tout. Pourtant, Isaac perçut quelque chose de subtil, un grain de distance presque imperceptible. Il ne savait pas si cette nuance venait d'Alex ou de sa propre perception altérée par l'anxiété. Cette incertitude flottait entre eux comme une question non formulée.

« Zac ! Vieux, ça fait un bail ! »

La main d'Alex se posa sur l'épaule d'Isaac, contact simple mais qui allégea instantanément les tensions accumulées dans son corps. Durant cet instant, Isaac retrouva un repère dans le chaos de la soirée, cette sensation presque oubliée d'avoir sa place quelque part. Mais même cette certitude semblait fragile, comme le souvenir d'un souvenir qui s'efface avec le temps.

« Salut Alex, content que tu sois là. Comment tu vas ? »

Alex s'installa sur le canapé avec l'aisance de quelqu'un qui n'avait jamais douté de son droit d'exister dans n'importe quel espace. Cette facilité naturelle contrastait douloureusement avec la posture raide d'Isaac, qui se tenait dans son propre appartement comme un invité mal à l'aise. Un détail troubla brièvement Isaac : Alex tenait un verre rempli à ras bord, mais il ne l'avait pas vu se servir. Ses sourcils se froncèrent imperceptiblement, mais il chassa cette pensée. Ce n'était rien. Une impression fugace.

« Ça va, ça va... Mais on te voit de moins en moins ces temps-ci, mec ! Quand est-ce qu'on va pouvoir se retrouver tous ensemble ? On a besoin de toi dans nos soirées. »

La voix d'Alex portait un reproche léger, tempéré par un attachement sincère qui toucha Isaac plus profondément qu'il ne voulait l'admettre. Une pointe de culpabilité le traversa, aiguë comme une lame. Il avait conscience de s'être éloigné, mais comment expliquer que chaque tentative de rapprochement lui coûtait plus qu'elle ne lui apportait ? Et puis, il y avait ce non-dit entre eux. Cette nuit où Isaac

n'était pas venu. Cette dispute silencieuse qui s'était propagée dans le groupe comme une maladie, sans jamais être nommée ou affrontée. Isaac se demandait si le temps l'avait vraiment effacée ou si elle restait là, tapie sous la surface de leur amitié.

« Ouais, je sais... J'ai beaucoup de travail en ce moment. Mais promis, je vais faire un effort. Je sais que je ne suis pas assez présent. »

Sa voix avait baissé d'un ton, prenant cette qualité confidentielle de celui qui avoue une faiblesse. Ses doigts trituraient nerveusement le bord de sa manche, geste inconscient qui trahissait son malaise. Une goutte de sueur perla à sa tempe, qu'il essuya d'un revers de main agacé, irrité par sa propre nervosité qui le trahissait toujours. Alex lui donna une tape dans le dos, geste fraternel qui communiquait sa compréhension sans nécessiter de mots élaborés.

« T'inquiète pas, je comprends. Mais tu nous manques vraiment quand tu n'es pas là, tu sais. T'es notre pilier, sans toi le groupe n'est pas la même chose, ne l'oublie pas. »

Ces mots firent vibrer quelque chose de profond en Isaac. Il releva la tête, touché en plein cœur par cette déclaration. Une partie de lui avait désespérément besoin d'entendre ces mots, même si une autre partie, plus cynique, se demandait s'il les méritait vraiment. Peut-être Alex disait-il cela à tous ceux qui s'éloignaient, peut-être cherchait-il simplement à apaiser les tensions. Ou peut-être était-ce sincère. Et ce doute, cette incertitude, le terrifiait plus que tout.

« Merci, Alex. Ça compte beaucoup pour moi. Je vais vraiment essayer de m'impliquer davantage, c'est promis. »

Un silence s'installa entre eux. Pas gênant ni lourd, mais suspendu, comme une respiration retenue. À quelques mètres, un groupe éclatait de rire. La lumière vacilla une fraction de seconde, si brièvement qu'Isaac se demanda s'il l'avait imaginé. Un clignement dans la trame même de la réalité. Malgré cette promesse qu'il venait de faire, l'ombre du doute continuait de planer dans l'esprit d'Isaac. Cette conviction d'être un intrus parmi ses propres amis ne le quit-

tait jamais, comme une malédiction qu'il portait depuis toujours. Il était persuadé qu'il les ralentirait, qu'il les ennuerait par sa simple présence, que son inadéquation sociale finirait par contaminer leur joie naturelle.

Son regard dériva à travers la pièce, reconnaissant chaque objet qu'il avait placé avec soin. Pourtant, le tableau accroché au mur lui sembla différent. Ce détail, qui aurait dû être anodin, lui chuchotait quelque chose d'inquiétant. Le cadre n'était plus noir, mais brun. Isaac était certain de ne pas l'avoir changé. Il cligna des yeux. L'image était revenue à la normale. Sa main passa sur sa nuque, rencontrant une sueur froide qu'il n'avait pas remarquée. L'alcool, se dit-il. Ou la fatigue. Ou les deux. Mais l'explication rationnelle ne dissipait pas le malaise qui s'insinuait en lui. Malgré le flot incessant de pensées négatives, Isaac savait, quelque part au fond de lui, que le soutien de ses amis était sincère. Et peut-être cela suffisait-il, pour aujourd'hui. Même si, dans un recoin sombre de sa conscience, une pensée s'était éveillée : quelque chose avait commencé cette nuit-là, quelque chose d'irréversible qu'il ne comprenait pas encore.

La soirée battait son plein. Les rires et conversations emplissaient l'appartement d'une énergie qu'Isaac observait de l'extérieur, comme un scientifique étudiant un phénomène qu'il ne peut expérimenter directement. Certains invités s'étaient regroupés autour de la table basse, plongés dans des jeux de cartes où la compétition restait bon enfant. Isaac préférait son poste d'observation, notant les dynamiques sociales avec l'attention méticuleuse de celui qui essaie de comprendre un code qu'il n'a jamais appris. Il souriait aux moments appropriés, hochait la tête aux plaisanteries, mais tout en lui restait figé dans une étrange stase. Sa présence dans cette pièce pleine de vie lui semblait aussi substantielle qu'une ombre sur le mur.

C'est alors qu'une silhouette attira son attention avec une force magnétique inexplicable. Une jeune femme aux cheveux sombres et aux yeux pétillants qui semblaient contenir leur propre source de

lumière. Elle riait avec ses amis, ses gestes naturels et spontanés créant une aura de vitalité qui fascinait Isaac. Il ne pouvait détacher son regard d'elle, hypnotisé par cette aisance sociale qu'il n'avait jamais possédée. La conscience qu'il n'aurait probablement pas d'autre occasion de la rencontrer le poussa à surmonter sa paralysie habituelle. Il se dirigea vers elle, chaque pas une bataille contre son instinct de fuite. Son cœur cognait si fort qu'il était certain que tout le monde pouvait l'entendre. Avant même qu'il ait trouvé les mots pour entamer la conversation, quelque chose attira son attention : un bijou à son cou.

Le pendentif, suspendu à un fin collier argenté, captait la lumière d'une manière qui défiait les lois de la physique. Il scintillait d'une lueur presque hypnotique, comme s'il contenait sa propre source lumineuse. Isaac n'avait jamais rien vu de tel. Une sensation étrange le traversa ; un mélange de vertige et de déjà-vu qui le déstabilisa profondément. Ce n'était pas seulement la beauté de l'objet qui le troublait, mais quelque chose de plus profond, comme si ce bijou le reconnaissait. Une chaleur inexplicable émana de sa poitrine, sans cause apparente.

« Salut, tu vas bien ? Moi, c'est Isaac. »

Sa voix tremblait légèrement, trahissant sa nervosité malgré ses efforts pour paraître décontracté.

« Enchantée, moi c'est Lena. »

Elle lui tendit la main avec un naturel qui contrastait douloureusement avec sa propre rigidité. Ils échangèrent quelques banalités, mais les mots d'Isaac sortaient difficilement, comme extraits de force. Lena débordait de vie et de spontanéité, tout ce qu'il n'était pas. Avant qu'il trouve le courage d'approfondir la conversation, ses amis l'appelèrent. Elle leur lança un sourire radieux et s'éloigna, laissant Isaac planté là, les mots non dits formant un nœud dans sa gorge. Elle laissa derrière elle plus qu'un parfum discret. L'air même semblait avoir été subtilement altéré par son passage, comme si sa présence avait déplacé quelque chose dans la structure même de l'espace.

Se retrouvant seul une fois de plus, le découragement s'abattit sur

Isaac comme un linceul. Il errait dans son propre appartement tel un fantôme, les voix et les rires lui parvenant de très loin, comme filtrés par une épaisse paroi de verre. Il se servit un whisky dans la cuisine, espérant que l'alcool apaiserait le tumulte de ses nerfs. La soirée s'écoula, et Isaac but plus que de raison. Les contours du monde devinrent flous, les visages se fondirent les uns dans les autres, les voix se muèrent en bourdonnement indistinct. Entre deux verres, il avait dû partager des anecdotes, évoquer des souvenirs, mais tout cela s'effaça de sa mémoire comme des dessins sur le sable balayés par la marée. Sa dernière image claire fut celle de la porte se refermant sur le dernier invité, puis l'obscurité l'engloutit.

*

Le réveil fut brutal. Une sensation de lourdeur écrasante, comme si une enclume invisible pesait sur chaque partie de son corps. La lumière, filtrant à travers les rideaux, l'agressa avec une violence qui lui arracha un gémissement. Isaac tenta de rassembler les fragments de la veille, mais sa mémoire n'offrait qu'un brouillard dense parsemé d'éclats incompréhensibles. Un grincement, ténu mais distinct, résonna dans la pièce. Isaac tourna péniblement la tête. Rien. Pourtant, ce son lui semblait étrangement familier, comme l'écho d'un souvenir qu'il n'arrivait pas à placer. Il se redressa avec difficulté, chaque mouvement déclenchant une nouvelle vague de nausée. Sa chambre, habituellement méticuleusement rangée, était en désordre. Des vêtements jonchaient le sol, des bouteilles vides témoignaient des excès de la nuit. L'odeur âcre de tabac froid et d'alcool éventé flottait dans l'air, créant une atmosphère de lendemain de bataille. Sur sa commode, une photo encadrée attira son attention. Il s'en approcha, les sourcils froncés. C'était lui, mais avec quelqu'un qu'il reconnaissait vaguement sans pouvoir le situer. Avait-il vraiment vécu avec cette personne ? La certitude lui échappait, glissant entre ses doigts comme de l'eau. Isaac s'habilla mécaniquement, choisissant des vêtements froissés mais relativement propres. Ses doigts

tremblants peinaient avec les boutons, transformant cette tâche simple en épreuve. L'urgence d'aller travailler s'imposait à lui, bien qu'il trouvât étrange cette pression soudaine.

Dans la cuisine, le réfrigérateur révéla un spectacle déconcertant. Des aliments inconnus, aux emballages étranges portant des inscriptions dans des langues qu'il ne reconnaissait pas. Ses produits habituels avaient disparu, remplacés par ces substituts inquiétants. Il attrapa une boîte de céréales à l'apparence banale, bien que la marque lui fût totalement étrangère. Le lait avait été remplacé par un liquide épais et blanchâtre à l'odeur âcre qui lui retourna l'estomac.

Il quitta son appartement précipitamment, ignorant l'enveloppe blanche posée sur le meuble de l'entrée. Les rues familières semblaient subtilement altérées. Les angles ne correspondaient plus à ses souvenirs, les distances s'étiraient de manière impossible. Le trottoir paraissait fuir sous ses pas, créant une sensation de vertige permanent. Les passants aussi semblaient différents. Plus colorés, plus excentriques, certains portaient des vêtements d'une autre époque. Mais Isaac, l'esprit embrumé, n'y prêta qu'une attention distraite.

Arrivé au travail, il salua machinalement ses collègues, échangeant des banalités sans écouter les réponses. À son bureau, l'écran de son ordinateur révéla que ses illustrations avaient changé. Les couleurs étaient plus vives, les formes plus précises, mais surtout, elles semblaient animées d'une vie propre, ondulant sous son regard comme des créatures aquatiques. La journée s'écoula avec une lenteur insupportable. Isaac luttait pour maintenir sa concentration, mais son esprit dérivait constamment. Il avait l'impression de sombrer lentement, sans pouvoir s'accrocher à rien de solide. Des détails inquiétants s'accumulaient : les horloges indiquaient des heures incohérentes, les visages de ses collègues semblaient parfois se fondre les uns dans les autres. Face à cette accumulation d'anomalies, Isaac décida de rentrer. Mais une torpeur étrange s'empara de lui, ses paupières devenant de plomb. Il lutta, mais en vain. Juste avant que l'obscurité ne l'engloutisse, une voix douce et lointaine

murmura :

« Veux-tu recommencer une nouvelle aventure... ou continuer celle que tu ignores avoir déjà commencée ? »

La question resta suspendue dans l'air, vibrante de possibilités. Isaac eut la certitude troublante d'avoir déjà vécu cet instant, mais avant qu'il puisse saisir cette pensée, les ténèbres l'emportèrent dans leur étreinte silencieuse. Ce ne fut pas un réveil, mais plutôt une lente remontée depuis des profondeurs insondables, comme si son esprit revenait d'un voyage dans des territoires trop vastes pour être compris par la conscience humaine.

Dans ce monde éthéré où les frontières de la réalité s'amenuisaient, une nouvelle aventure s'offrait à lui, tissée de mystères et de promesses qu'il n'était pas certain de vouloir découvrir.

I.

Voyage à travers les âges

Isaac cligna des yeux, et la lumière vive du soleil matinal qui perçait à travers les interstices de la fenêtre lui arracha une grimace de douleur. Ses paupières, lourdes comme du plomb, résistaient à chaque tentative d'ouverture complète. Une odeur inhabituelle flottait dans l'air : un mélange complexe de bois brûlé, de foin frais, et de quelque chose de plus ancien, de plus profond, comme si les murs eux-mêmes exhalaient les siècles passés. Cette combinaison olfactive éveillait en lui des souvenirs qu'il n'avait jamais vécus, comme des échos d'un passé appartenant à quelqu'un d'autre, ou peut-être à une part enfouie de lui-même qu'il n'avait jamais connue.

Il se redressa lentement, chaque mouvement déclenchant une nouvelle vague de douleur dans son crâne. Ses tempes pulsaient avec une régularité métronomique, et il porta instinctivement ses mains à sa tête, massant doucement les zones douloureuses. La texture de sa peau lui sembla différente, plus rugueuse, comme si même son propre corps avait subi une transformation durant la nuit. La chambre qui l'entourait n'était pas la sienne. Cette réalisation le frappa avec la force d'une vague glacée. Les murs familiers de son appartement, le papier peint qu'il avait lui-même choisi, le confort moderne de son mobilier soigneusement sélectionné – tout avait disparu, remplacé par une pièce d'une austérité qui évoquait immédiatement une époque révolue. Des pierres rugueuses

formaient les murs, chacune taillée et posée à la main avec une précision qui témoignait d'un savoir-faire artisanal disparu depuis des siècles. Les pierres n'étaient pas uniformes ; certaines étaient plus grandes, d'autres plus petites, créant une mosaïque irrégulière qui racontait l'histoire de leur construction. Entre les interstices, de la mousse s'infiltrait, ajoutant des touches de vert sombre et d'émeraude à la palette de gris et de brun. Cette végétation parasitaire semblait vivante, respirant presque dans l'humidité ambiante. Des torches éteintes, fixées dans des supports de fer forgé noirci par des années de suie, promettaient d'éclairer les recoins sombres quand la nuit tomberait, mais pour l'instant, elles n'étaient que des silhouettes menaçantes contre la pierre.

Le sol sous ses pieds nus était de terre battue, compacte et froide, une sensation qui remonta le long de ses jambes comme des vrilles de glace. La surface n'était pas uniforme ; des générations de passages avaient creusé des sillons et des chemins dans la terre, créant une topographie miniature de l'usage quotidien. Par endroits, des empreintes plus profondes indiquaient les trajets les plus fréquentés – de la porte au lit, du lit à ce qui devait être un pot de chambre dans le coin. L'humidité imprégnait tout, créant cette atmosphère particulière des lieux anciens où le temps semble s'être cristallisé dans les murs, où chaque respiration goûte la poussière des siècles.

Le lit sur lequel Isaac s'était éveillé était une construction massive, presque monumentale dans sa simplicité brutale. Le bois, d'un brun si foncé qu'il paraissait presque noir dans la pénombre, portait les marques de centaines d'années d'usage. Les montants étaient grossièrement sculptés, non pas avec l'élégance d'un artiste mais avec la fonctionnalité d'un artisan qui cherchait simplement à briser la monotonie du bois brut. Des motifs géométriques simples : chevrons, losanges, spirales rudimentaires, couraient le long des poteaux. Le matelas de paille craquait sous son poids à chaque mouvement, un son qui lui rappelait les vieilles granges de son enfance, lors de rares visites à la campagne. L'odeur d'herbe séchée qui s'en dégageait lui piquait les narines, mélange de

foin, de poussière et de quelque chose de vaguement floral, comme si des fleurs sauvages avaient été mêlées à la paille lors du rembourrage. Les couvertures de laine rugueuse qui l'avaient protégé du froid de la nuit étaient d'une épaisseur surprenante, tissées avec une technique qui privilégiait la chaleur sur le confort. Leur texture râpeuse avait laissé des marques rouges sur sa peau, des lignes qui ressemblaient à des griffures superficielles. Les couleurs : un mélange terne de brun, de gris et d'un rouge délavé, suggéraient des teintures naturelles, peut-être de la garance ou de l'ocre, appliquées sans souci d'uniformité.

À côté du lit, une table de chevet bancale tentait vaillamment de rester droite malgré une jambe visiblement plus courte que les autres. Quelqu'un avait glissé un morceau de bois sous le pied défaillant, solution de fortune qui témoignait de générations d'occupants faisant avec ce qu'ils avaient. Sur cette table, une bougie à moitié consumée reposait dans un chandelier de fer forgé, la cire ayant coulé et formé des stalactites figées qui pendaient comme des larmes pétrifiées. La mèche noircie suggérait qu'elle avait brûlé récemment, peut-être la nuit même, bien qu'Isaac n'en eût aucun souvenir. Un coffre de bois brut occupait le pied du lit, ses planches assemblées avec des clous de fer qui avaient rouillé avec le temps, créant des auréoles orange sur le bois. Le couvercle était lourd, grinçant sur ses gonds quand Isaac l'ouvrit avec une appréhension qu'il ne pouvait expliquer. À l'intérieur, le vide était presque décevant. Pas de trésors cachés, pas d'indices sur la nature de cet endroit, juste une fine couche de poussière qui dansait dans le rayon de lumière qui filtrait par la fenêtre, et au fond, quelques brins de paille échappés d'un ancien contenu.

Ce n'est qu'alors qu'Isaac prit pleinement conscience de ses vêtements. Le pantalon de lin rêche irritait sa peau à chaque mouvement, le tissu grossier frottant contre ses jambes avec une insistance désagréable. La texture était si différente de ses jeans habituels qu'il en était désorienté. La chemise, tout aussi rudimentaire, pendait sur ses épaules comme un sac mal ajusté. Les manches étaient trop longues, couvrant ses mains

jusqu'aux articulations, alors que le col bâillait, exposant sa poitrine au froid ambiant. Les coutures étaient visibles et irrégulières, faites à la main avec un fil épais qui créait des bourrelets inconfortables sous ses bras.

Isaac se sentait dépossédé de lui-même, comme un acteur projeté sur scène sans avoir appris son texte, sans même connaître la pièce dans laquelle il jouait. Ses mains explorèrent son visage, cherchant des repères familiers. Sa barbe était plus fournie qu'il ne se souvenait, suggérant plusieurs jours sans rasage. Ses cheveux étaient emmêlés, gras, collés à son crâne d'une manière qui lui donna envie de les laver immédiatement, bien qu'il doutât que des douches chaudes fussent disponibles dans cet endroit.

La réalité de sa situation, aussi impossible qu'elle paraisse, commença à peser sur lui avec la force d'une évidence qu'il ne pouvait plus nier. *Comment suis-je arrivé ici ?* La question tournoyait dans son esprit comme un mantra obsessionnel, mais aucune réponse logique ne venait. Ses derniers souvenirs cohérents étaient flous : la soirée dans son appartement, les visages indistincts des invités, puis... rien. Un trou noir qui l'avait avalé pour le recracher dans ce lieu impossible. *Est-ce un rêve ?* La pensée était tentante, rassurante même, mais la douleur lancinante dans sa tête, la rugosité du tissu contre sa peau, l'odeur âcre de la pièce, tout était trop réel, trop tangible, trop détaillé pour n'être qu'une construction de son subconscient. Il se pinça, geste cliché mais nécessaire, et la douleur aiguë confirma ce qu'il savait déjà : il était éveillé. Un frisson parcourut son échine, mélange complexe de terreur et, étonnement, d'excitation. N'était-ce pas là un fantasme secret que beaucoup nourrissaient ? Être transporté dans une époque où la vie était supposément plus simple, plus authentique, débarrassée des complications de la modernité ? Combien de fois avait-il lui-même rêvé d'échapper à la routine métro-boulot-dodo, aux factures, aux emails incessants, à la pression constante de paraître productif ? Mais maintenant qu'il semblait y être, la romance de l'idée cédait place à une anxiété viscérale qui lui tordait

les entrailles.

Isaac se leva avec résolution, les jambes tremblantes mais déterminées. Le mouvement déclencha un vertige qui le força à s'appuyer contre le mur. La pierre froide sous sa paume était d'une réalité indéniable, chaque aspérité, chaque fissure témoignant de son authenticité. Un simple tapis de laine aux couleurs fanées ; rouge délavé, jaune terni, brun omniprésent, gisait sur le sol près du lit. Ses pieds s'y posèrent avec gratitude, la laine offrant une barrière bienvenue contre le froid de la terre battue. Il se dirigea vers la porte, une construction massive de bois sombre renforcée de bandes de fer. La poignée, une simple barre de métal tordu, était froide et légèrement grasse sous sa main, comme si des générations de mains l'avaient polie de leur toucher. La porte s'ouvrit avec un grincement qui sembla résonner dans tout le bâtiment, annonçant son réveil au monde.

Le couloir qui s'étendait devant lui était étroit et sombre, éclairé seulement par de rares ouvertures qui laissaient filtrer une lumière parcellaire. Les murs ici aussi étaient de pierre, mais recouverts par endroits d'un enduit grossier qui s'écaillait, révélant la maçonnerie en dessous. Des toiles d'araignée pendaient dans les coins, leurs architectes invisibles mais omniprésents.

Les escaliers qu'il descendit étaient usés en leur centre, creusés par des milliers de passages. Chaque marche avait sa propre personnalité : l'une grinçait comme une porte mal huilée, l'autre semblait vouloir céder sous son poids, une troisième était étrangement lisse, polie comme du marbre. Isaac descendait avec précaution, une main sur le mur pour garder l'équilibre, l'autre agrippée à une rampe de bois qui avait connu des jours meilleurs.

En bas, la salle commune d'une taverne s'ouvrait devant lui. L'espace était plus grand qu'il ne l'avait anticipé, avec un plafond bas soutenu par des poutres massives noircies par des années de fumée. Des tables de bois brut étaient dispersées dans la pièce, certaines occupées par des hommes qui buvaient déjà malgré l'heure matinale. L'odeur était un

assaut sur les sens : bière éventée, sueur rance, fumée de bois, viande rôtie, et sous tout cela, l'odeur indéfinissable de l'humanité entassée.

Derrière le comptoir, un homme se tenait, essuyant des chopes avec un torchon d'une propreté douteuse. Son visage portait les marques d'une vie difficile ; rides profondes creusées par le souci, cicatrices anciennes qui parlaient de bagarres oubliées, un nez qui avait été cassé au moins deux fois. Mais ses yeux étaient vifs, intelligents, jaugeant tout ce qui entraît dans son établissement avec l'œil expert de celui qui a vu passer toutes les sortes d'humanité.

« Ah, te voilà enfin debout, » dit l'homme, sa voix rocailleuse portant au-dessus du brouhaha ambiant. « Si tu comptes prolonger ton séjour, gamin, il faut que tu penses à avancer de nouveau l'argent. La chambre n'est pas gratuite, et ma patience a des limites. »

Les mots étaient fermes mais pas hostiles, prononcés avec cette bienveillance bourrue de ceux qui ont appris que la dureté apparente est souvent la meilleure protection contre les déceptions. Isaac ouvrit la bouche pour répondre, mais aucun son n'en sortit. Que pouvait-il dire ? Qu'il ne savait pas comment il était arrivé là ? Qu'il n'avait aucune idée de la monnaie utilisée ? Il acquiesça mécaniquement, hochant la tête avec ce qui espérait passer pour de la compréhension. Sa main trouva instinctivement une bourse attachée à sa ceinture. Quand l'avait-il mise là ? Le poids des pièces qu'elle contenait le rassura momentanément. Le tavernier sembla satisfait de ce geste et retourna à ses chopes.

« Le déjeuner sera servi dans une heure, » ajouta-t-il par-dessus son épaule. « Ragoût de mouton aujourd'hui. Pas de la grande cuisine, mais ça tient au ventre. »

Isaac murmura un remerciement et se dirigea vers la sortie, sentant les regards des autres clients sur lui. Il y avait quelque chose dans leur façon de l'observer, pas hostile, mais curieuse, comme s'ils reconnaissaient en lui l'étranger qu'il était.

La porte de la taverne s'ouvrit sur un monde qui défiait toute

logique. L'air frais du matin l'accueillit comme une gifle bienvenue, chassant partiellement le brouillard de sa confusion. Le contraste avec l'atmosphère confinée de la taverne était saisissant. Ses poumons se remplirent avidement de cet air pur, même s'il portait des odeurs qui n'avaient rien de familier. Le soleil matinal inondait les ruelles d'une lumière dorée qui transformait chaque surface en tableau vivant. Les bâtiments qui l'entouraient étaient un mélange fascinant de styles architecturaux : certains en pierre, d'autres en bois et torchis, tous portant les marques du temps et de l'usage. Les toits de chaume ou d'ardoise se chevauchaient de manière anarchique, créant une ligne d'horizon dentelée contre le ciel d'un bleu cristallin.

Les rues elles-mêmes étaient un chaos organisé. Les pavés, inégaux et glissants de la rosée du matin, formaient un puzzle complexe où chaque pierre semblait avoir été posée individuellement. Entre eux, de la boue et des détritiques s'accumulaient, créant des flaques nauséabondes qu'Isaac devait soigneusement éviter. Un caniveau central charriait des eaux usées dont il préférerait ne pas imaginer l'origine.

Le village s'éveillait autour de lui avec une vitalité qui le laissait étourdi. Les sons créaient une symphonie complexe – le marteau du forgeron frappant l'enclume en rythme régulier, créant une percussion métallique qui résonnait dans l'air matinal ; les cris des marchands vantant leurs marchandises avec des voix entraînées à porter loin ; le grincement des roues de charrettes sur les pavés ; le hennissement des chevaux et le meuglement des vaches qu'on menait au marché ; les rires des enfants qui couraient entre les jambes des adultes, insouciant du danger.

Isaac s'arrêta un moment, submergé par l'intensité sensorielle de cette scène. Ses yeux parcouraient frénétiquement les détails, son cerveau tentant désespérément de traiter cette surcharge d'informations. Un forgeron, torse nu malgré la fraîcheur matinale, ses muscles luisants de sueur, travaillait une pièce de métal rougeoyante. Chaque coup de marteau envoyait des étincelles danser dans l'air, créant une

pluie d'étoiles miniatures. L'homme travaillait avec une concentration absolue, ses mouvements précis et économiques témoignant d'années de pratique. Plus loin, un artisan aiguisait ses outils sur une meule à eau. Le grincement régulier de la pierre contre le métal créait une mélodie hypnotique, pendant que l'eau éclaboussait rythmiquement, créant de petits arcs-en-ciel dans la lumière du matin. Ses mains, noueuses et tachées, guidaient la lame avec une expertise qui transformait un simple geste en art.

Une femme âgée balayait devant sa porte avec une régularité méditative. Son balai de brindilles créait des motifs dans la poussière, des arabesques éphémères qui seraient bientôt effacées par le passage des piétons. Elle chantonait doucement, une mélodie simple et répétitive qui semblait aussi ancienne que les pierres de sa maison. Des enfants jouaient à un jeu qu'Isaac ne reconnaissait pas, impliquant des bâtons et ce qui semblait être une vessie de porc gonflée. Leurs cris de joie et de frustration ponctuaient l'air, rappel vivant que certaines choses – l'innocence de l'enfance, le plaisir du jeu – transcendaient les époques.

Comment puis-je être ici ? La question revenait sans cesse, lancinante, insistante. Chaque détail qu'il observait ne faisait que confirmer l'impossibilité de sa situation. Ce n'était pas un décor de cinéma, trop de détails, trop d'odeurs, trop de vie authentique pour être une mise en scène. Ce n'était pas non plus un rêve, la cohérence interne était trop forte, la logique du lieu trop solide. Pourtant, malgré son incompréhension, Isaac sentait quelque chose en lui répondre à ce monde. Une partie primitive de son être, enfouie sous des couches de civilisation moderne, reconnaissait ces rythmes, ces odeurs, ces sons. C'était comme si des générations d'ancêtres murmuraient dans son sang que c'était ainsi que les hommes avaient toujours vécu, que cette vie simple et rude était inscrite dans son ADN.

Il déambula dans les rues, laissant ses pas le guider sans destination précise. Chaque coin de rue révélait de nouvelles merveilles – ou horreurs, selon la perspective. Un boucher dépeçait une carcasse devant

son échoppe, le sang coulant dans la rue en rigoles écarlates. L'homme travaillait avec une efficacité brutale, séparant la viande des os avec des gestes précis qui parlaient d'une longue pratique. Des chiens errants attendaient patiemment les déchets, leurs côtes saillantes témoignant de la dureté de leur existence.

Un boulanger sortait une fournée de pains de son four. La vapeur s'échappait des miches dorées, portant avec elle une odeur si délicieuse qu'elle fit gargouiller bruyamment le ventre d'Isaac. C'était une odeur simple, basique : farine, eau, levure, feu, mais elle portait en elle une promesse de sustentation qui touchait quelque chose de fondamental en lui. Le boulanger, un homme corpulent au visage rougi par la chaleur du four, remarqua Isaac qui s'était arrêté devant son étal. Ses yeux, petits et rusés, brillèrent d'intérêt commercial.

« Ah, un client matinal ! » s'exclama-t-il avec un enthousiasme qui semblait un peu forcé. « Venez, venez, approchez ! J'ai le meilleur pain de tout Hautbourgeois, je peux vous l'assurer ! »

L'homme saisit une miche encore fumante et la tendit vers Isaac, la cassant en deux pour révéler la mie alvéolée à l'intérieur. « Regardez-moi cette texture ! Léger comme un nuage, mais nourrissant comme il faut. Je suis Jack, pour vous servir, et je suis fier de dire que je suis fournisseur officiel de la cour royale de Ménestria ! »

Hautbourgeois. Ménestria. Les noms résonnèrent dans l'esprit d'Isaac avec une étrangeté familière, comme s'il les avait déjà entendus dans un rêve oublié. Le ventre d'Isaac gargouilla de nouveau, plus fort cette fois, rappelant des besoins corporels qui transcendaient les questions métaphysiques. Combien de temps s'était écoulé depuis son dernier repas ? La faim était réelle, pressante, indéniable, ancrant son expérience dans une réalité physique qu'il ne pouvait ignorer.

« C'est... combien ? » demanda Isaac, sa voix rauque d'avoir peu parlé.

Les yeux de Jack se plissèrent légèrement, jugeant son client potentiel.

La Quête du Chevalier

« Pour vous, mon ami, prix spécial. Trois cadrans pour cette belle miche. C'est presque donné ! »

Isaac fronça les sourcils. L'angoisse le saisit quand il sortit la bourse qu'il avait trouvée à sa ceinture. Les pièces qu'elle contenait étaient lourdes, métalliques, portant des symboles qu'il ne reconnaissait pas : une couronne stylisée d'un côté, ce qui ressemblait à un arbre de l'autre. Il n'avait aucune idée de leur valeur, aucun point de référence pour savoir si trois cadrans étaient raisonnables ou exorbitants. Jack sembla percevoir son hésitation comme de la faiblesse.

« Ah, je vois que vous êtes un connaisseur ! Pour un client aussi distingué, je pourrais peut-être faire un effort... Disons quatre cadrans, mais j'ajoute ce petit pain aux graines. Une affaire en or ! »

Le prix venait d'augmenter. Isaac le remarqua mais ne savait comment réagir. Sa confusion devait être visible car Jack continua, enhardi :

« Ou peut-être préférez-vous cette miche spéciale, cuite avec de la farine de première qualité ? Seulement six cadrans, et je vous garantis que vous n'avez jamais goûté quelque chose d'aussi bon ! »

« Jack ! »

La voix coupa court au boniment du boulanger. Un garde s'approchait, son pas lourd et mesuré faisant résonner ses bottes sur les pavés. Il portait une cotte de mailles qui brillait dans la lumière du matin, et une épée pendait à sa ceinture. Son visage était sévère mais pas méchant, marqué par des années de service et une lassitude qui parlait de trop de matins à gérer les petites disputes du marché.

« Encore en train d'essayer d'arnaquer les clients, Jack ? » Le garde croisa les bras sur sa poitrine, son regard passant du boulanger à Isaac avec une évaluation rapide de la situation. Jack leva les mains en signe d'innocence exagérée, mais un sourire malicieux jouait au coin de ses lèvres.

« Moi ? Arnaquer ? Jamais de la vie, sergent Vinel ! Je ne faisais que proposer mes meilleurs produits à ce gentleman. N'est-ce pas, monsieur

? »

Le garde – Vinel – secoua la tête avec un soupir qui suggérait que cette scène s'était jouée de nombreuses fois.

« Jack, Jack, Jack... Combien de fois devrai-je te rappeler les édits sur le commerce équitable ? Le prix du pain est fixé par la guilde, tu le sais très bien. Un cadran la miche ordinaire, deux pour les pains spéciaux. » Le visage de Jack prit une expression de contrition qui était manifestement feinte.

« Ah, mais sergent, vous savez bien que les temps sont durs. Les taxes augmentent, le prix de la farine... »

« Épargne-moi tes jérémiades, » coupa Vinel, mais il y avait une note d'amusement dans sa voix. « Un cadran la miche, ou je te signale au prévôt. Encore. »

Jack soupira théâtralement mais tendit la miche à Isaac. « Un dernier alors, puisque notre bon sergent insiste. Mais c'est une perte pour moi, je vous l'assure ! »

Isaac fouilla maladroitement dans sa bourse, extrayant une pièce au hasard. C'était un disque d'argent, plus grand que ce à quoi il s'attendait. Jack la saisit rapidement, mordit dedans ; geste qui surprit Isaac, puis lui rendit plusieurs pièces plus petites en monnaie. Alors que Jack s'éloignait en marmonnant, Vinel se tourna vers Isaac, un sourire amusé adoucissant ses traits.

« Vous avez eu de la chance, mon ami. Ce vieux filou aurait essayé de vous faire payer le prix d'un pain entier pour une croûte rassis si je n'étais pas intervenu. Vous n'êtes pas d'ici, n'est-ce pas ? »

La question était posée avec une curiosité bienveillante plutôt qu'avec suspicion. Isaac secoua la tête, serrant sa miche contre lui comme un talisman.

« Non, je... je voyage. Je ne connais pas bien la région. »

Vinel hocha la tête compréhensivement. « Hautbourgeois est un bon village, mais comme partout, il y a quelques brebis galeuses. Si vous avez besoin d'aide ou de conseils, n'hésitez pas. La garde est là pour

maintenir l'ordre, mais aussi pour aider les voyageurs honnêtes. »

Isaac saisit l'opportunité. « En fait, j'aurais une question. Pourriez-vous m'indiquer où je pourrais trouver un livre ? J'aimerais en apprendre plus sur la région, son histoire... »

Le changement dans l'expression de Vinel fut immédiat et frappant. Ses sourcils se haussèrent presque jusqu'à la naissance de ses cheveux, et il regarda Isaac comme s'il venait de demander où trouver une licorne.

« Un livre ? » répéta-t-il, incrédule. « Mon brave, savez-vous ce que coûte un livre ? Les parchemins seuls valent une fortune, sans parler du travail des copistes. Les livres ne sont pas chose commune ici. Ils sont généralement gardés par les religieux dans leurs monastères, ou possédés par des familles de haute noblesse qui peuvent se permettre un tel luxe. »

Il marqua une pause, étudiant Isaac avec une intensité nouvelle. « La plupart des gens ici ne savent ni lire ni écrire. C'est un savoir réservé aux clercs, aux nobles, et à quelques marchands fortunés. Pourquoi un voyageur aurait-il besoin d'un livre ? »

La révélation frappa Isaac avec une force physique. Dans ce monde, le savoir écrit était un privilège, non un droit. L'accès à l'information, qu'il avait toujours considéré comme acquis ; les bibliothèques publiques, Internet, les livres bon marché, était ici un luxe inimaginable pour le commun des mortels. Il se sentit soudain très seul, coupé non seulement de son monde mais aussi des outils qu'il avait toujours utilisés pour comprendre et naviguer la réalité.

« Je... » Isaac chercha ses mots, tentant de rattraper sa gaffe. « Pardonnez-moi, je me suis mal exprimé. Je ne cherche pas vraiment un livre. Ce que je voulais dire, c'est que je cherche quelqu'un qui pourrait me raconter l'histoire de la région. Un conteur, peut-être ? J'aime voyager et apprendre les traditions locales, les légendes... »

Le visage de Vinel se détendit, et il hocha la tête avec compréhension. « Ah, voilà qui a plus de sens ! Oui, nous avons des conteurs. Di-

rigez-vous vers la place du marché, vous y trouverez souvent des ménestrels et des conteurs qui cherchent à gagner quelques pièces. Ils passent leurs journées à raconter des histoires et des nouvelles du royaume. C'est là que vous trouverez ce que vous cherchez. »

Il pointa du doigt vers le centre du village. « Suivez cette rue, puis tournez à gauche au puits. Vous ne pouvez pas la manquer – c'est là que se concentre l'activité. Et méfiez-vous des pickpockets, » ajouta-t-il avec un clin d'œil. « Les jours de marché attirent toutes sortes de gens. »

Isaac remercia chaleureusement le garde et se dirigea dans la direction indiquée, mordant dans son pain tout en marchant. Le goût était extraordinaire, simple mais profond, avec une complexité qu'aucun pain industriel n'avait jamais eu. La croûte craquait sous ses dents, révélant une mie moelleuse et parfumée. C'était le goût de la vraie nourriture, faite avec des ingrédients simples mais avec un savoir-faire séculaire.

La place du marché, quand il l'atteignit, était un assaut sur tous ses sens. L'espace était plus grand qu'il ne l'avait imaginé, une vaste étendue pavée entourée de bâtiments de hauteurs variées. Des étals temporaires avaient été dressés partout, créant un labyrinthe de commerce et d'activité. Les marchands criaient leurs marchandises avec des voix entraînées à porter au-dessus du brouhaha général. « Pommes fraîches du verger ! Croquantes et sucrées ! » « Laine filée, la meilleure qualité ! » « Couteaux aiguisés, lames qui ne rouillent jamais ! » Les voix se chevauchaient, créant une cacophonie qui aurait dû être désagréable mais qui, étrangement, formait sa propre harmonie : la musique du commerce humain dans sa forme la plus pure.

Les odeurs étaient tout aussi intenses. Le parfum sucré des fruits mûrs se mêlait à l'âcreté du fromage vieilli. La fumée de viande grillée disputait l'espace olfactif avec l'odeur métallique du sang frais des étals de bouchers. Des herbes aromatiques, thym, romarin, sauge, ajoutaient leurs notes plus subtiles, mientras que l'odeur omniprésente du fumier de cheval rappelait constamment la nature agricole de cette société. Les couleurs explosaient partout où Isaac posait le regard. Les tissus teints

pendaient des étales de drapiers, rouge garance, bleu guède, jaune de réséda, créant des arcs-en-ciel textiles. Les légumes s'empilaient en pyramides artistiques : carottes orange vif, navets blanc crème, choux d'un vert profond. Les poteries vernissées brillaient au soleil, leurs glaçures créant des reflets ambrés et émeraude.

Au milieu de cette agitation contrôlée, Isaac remarqua un attroupement. Les gens formaient un demi-cercle autour de quelque chose – ou quelqu'un – et il s'approcha, sa curiosité piquée. Au centre de l'attention se tenait une jeune femme, et Isaac comprit immédiatement qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait. Elle était d'une beauté qui n'avait rien d'extraordinaire au premier regard, mais qui gagnait en intensité à mesure qu'on l'observait. Ses cheveux blonds, tressés de manière complexe et retenus par un bandeau orné de petites pièces de métal qui tintaient doucement quand elle bougeait, captaient la lumière du soleil. Sa robe, d'un bleu profond qui avait connu des jours meilleurs, était néanmoins propre et bien entretenue, ornée de broderies colorées au niveau du col et des manches. Elle portait une cape de voyage usée sur ses épaules, suggérant une vie d'itinérance.

Mais c'était son visage qui captivait vraiment. Ses yeux, d'un vert étonnamment clair, pétillaient d'intelligence et de malice. Ses traits étaient mobiles, expressifs, passant de la gravité à la joie en un instant. Elle avait cette qualité rare des vrais conteurs – la capacité de faire oublier au public tout ce qui n'était pas sa voix et son histoire. Elle parlait d'une voix claire et mélodieuse qui portait sans effort jusqu'aux confins de son auditoire improvisé. Ses mains bougeaient avec grâce, ponctuant ses paroles de gestes qui ajoutaient une dimension visuelle à son récit. À ses pieds, un chapeau de feutre retourné contenait quelques pièces, témoignage de l'appréciation de son public.

« ...et c'est ainsi que le brave chevalier Auclerc défit le dragon de la Montagne Noire, non par la force de son épée, mais par la ruse de son esprit ! » conclut-elle, déclenchant des applaudissements enthousiastes. Alors que la foule commençait à se disperser, certains jetant des

pièces dans son chapeau, elle remarqua Isaac qui restait immobile, la fixant avec une intensité qu'il ne contrôlait pas. Elle inclina la tête légèrement, un sourire curieux jouant sur ses lèvres.

« Vous avez apprécié l'histoire, messire ? » demanda-t-elle, sa voix prenant une qualité plus personnelle maintenant qu'elle ne performait plus.

Isaac s'approcha, cherchant ses mots. « C'était... fascinant. Vous êtes une conteuse remarquable. »

Elle rit, un son cristallin qui semblait trop pur pour ce monde rude. « Vous êtes généreux, messire. Claire, pour vous servir, » dit-elle en faisant une petite révérence moqueuse. « Ménestrel, conteuse, et porteuse de nouvelles, selon les besoins et la générosité du public. »

« Isaac, » répondit-il, réalisant trop tard qu'il n'avait pas de titre ou de profession à ajouter. « Je suis... un voyageur. »

Claire haussa un sourcil, clairement intriguée par son hésitation. « Un voyageur ? Nous sommes donc collègues de route, en quelque sorte. D'où venez-vous, messire Isaac ? »

La question, simple et directe, le prit au dépourvu. D'où venait-il ? Comment expliquer qu'il venait d'un monde où les voitures remplaçaient les chevaux, où la lumière jaillissait d'un interrupteur, où l'information voyageait instantanément à travers le globe ? « De... loin, » répondit-il finalement. « Très loin. Un endroit dont vous n'avez probablement jamais entendu parler. »

L'intérêt de Claire sembla s'aiguïser. « J'ai voyagé dans tout le royaume et au-delà. J'ai entendu parler de terres au-delà des mers, de cités dans le désert, de royaumes cachés dans les montagnes. Essayez-moi. »

Mais avant qu'Isaac puisse formuler une réponse, Claire leva la main pour le silence. Son expression avait changé, devenant soudainement sérieuse, presque solennelle. « Mais d'abord, j'ai des nouvelles importantes à partager. Des nouvelles qui concernent tous ceux qui vivent dans ce royaume. » Elle se tourna vers la place, élevant la voix

pour attirer l'attention.

« Écoutez tous ! J'apporte des nouvelles du nord, des nouvelles qui pèsent lourd sur nos cœurs ! »

Les gens commencèrent à se rassembler de nouveau, attirés par l'urgence dans sa voix. Les marchands pausèrent leurs transactions, les enfants cessèrent leurs jeux, même les chiens semblaient sentir le changement d'atmosphère.

Claire prit une profonde inspiration, son regard balayant la foule pour s'assurer qu'elle avait l'attention de tous. « Chers habitants de notre vaillant royaume, une nouvelle nous vient du nord, une nouvelle qui porte le poids du destin et du changement. La guerre, cette sombre marée, se prépare à engloutir nos terres dans son tumulte. »

Un murmure parcourut la foule, mélange d'appréhension et de résignation. Certains hochaient la tête comme s'ils s'y attendaient, d'autres serraient leurs enfants contre eux avec des gestes protecteurs.

« La reine, notre noble souveraine, » continua Claire, sa voix prenant une cadence presque hypnotique, « marquée par la vaillance, la loyauté et un respect profond pour le peuple, se voit contrainte d'appeler à elle tous les hommes sans profession vitale pour la survie du royaume. Votre courage, votre force seront les piliers sur lesquels notre avenir se construira. »

Isaac sentit son estomac se nouer. La guerre. Le mot résonnait dans son esprit avec une finalité terrifiante. Dans son monde, la guerre était quelque chose qu'on regardait aux informations, distant et abstrait. Ici, elle prenait une réalité immédiate et personnelle. Serait-il conscrit ? Forcé de se battre dans un conflit qu'il ne comprenait pas, pour un royaume qui n'était pas le sien ?

« Les Fleuvèdriens, » poursuivit Claire, « poussés par leur ambition et leur cupidité, regardent nos terres fertiles avec envie. Ils prétendent que Hautbourgeois leur appartient de droit, que notre intégration au royaume de Ménestria il y a moins d'un siècle était illégitime. »

Des grognements de colère s'élevèrent de la foule. Un homme âgé

cracha par terre avec dégoût. « Qu'ils viennent ! On leur montrera ce que valent les hommes de Hautbourgeois ! »

Mais d'autres voix, plus inquiètes, se firent entendre. « Mon fils vient juste d'avoir seize ans... » murmura une femme près d'Isaac. « Il ne sait même pas tenir une épée... »

Claire leva la main pour demander le silence. « Notre reine, dans sa sagesse, appelle à l'unité et à la vigilance. Évitions de nous aventurer loin de nos foyers sans nécessité. Les ombres de Fleuvèdre pourraient déjà rôder dans nos campagnes, prêtes à nous prendre dans leurs pièges. »

Un homme de forte carrure, les bras croisés sur sa poitrine, interpella Claire. « Ne croyez-vous pas, jeune ménestrel, que vos mots pourraient être teintés d'un peu trop de dramatisation ? La guerre est une chose sérieuse, pas un conte pour effrayer les enfants. »

Claire lui offrit un sourire serein, mais Isaac perçut une tension sous-jacente. « Il est vrai que les mots ont le pouvoir d'embraser les cœurs et de nourrir les esprits, bon messire. Mais n'est-ce pas notre rôle, en ces temps incertains, de préparer chaque âme à ce qui pourrait advenir ? Mieux vaut un cœur prêt à affronter la tempête qu'un esprit surpris par l'orage. »

Elle marqua une pause, laissant ses paroles résonner. « J'ai vu les préparatifs dans les villes du nord. J'ai vu les forges travailler jour et nuit pour produire des armes. J'ai vu des jeunes hommes, certains à peine sortis de l'enfance, s'entraîner au maniement de l'épée. La guerre n'est pas une possibilité, messires et dames. Elle est une certitude. »

Le silence qui suivit était lourd, chargé de peur et d'incertitude. Lentement, la foule commença à se disperser, chacun retournant à ses affaires mais portant maintenant le poids de cette nouvelle. Les conversations étaient plus basses, les gestes plus nerveux. L'insouciance du marché avait été remplacée par une tension palpable.

Isaac resta immobile, comme ancré au sol par le poids de ce qu'il venait d'entendre. Son esprit tourbillonnait de questions et de peurs. Que se passerait-il s'il mourait ici ? La question le hantait avec une

insistance obsédante. Serait-ce définitif ? Ou se réveillerait-il dans son lit, dans son appartement, tremblant mais sauf ? L'incertitude était plus terrifiante que n'importe quelle certitude aurait pu l'être. Il regarda ses mains, douces, sans callosités, habituées au travail de bureau et non au maniement des armes. Comment pourrait-il survivre dans une guerre ? Il n'avait jamais été dans une bagarre, encore moins dans une bataille. L'idée de tenir une épée, de l'utiliser pour tuer, lui retournait l'estomac. Claire, ayant rangé les quelques pièces gagnées dans une bourse attachée à sa ceinture, se tourna vers lui. Son expression s'adoucit en voyant sa détresse évidente.

« Vous semblez troublé, messire Isaac. Les nouvelles de la guerre sont toujours difficiles à entendre, surtout pour ceux qui voyagent seuls.

»

Isaac leva les yeux vers elle, trouvant dans son regard une compassion inattendue. « Je... je ne suis pas d'ici. Je ne comprends pas ce conflit, ces tensions. D'où je viens, les choses sont... différentes. »

Claire inclina la tête, étudiant son visage avec une intensité qui le mit mal à l'aise. « Vous êtes vraiment un étranger, n'est-ce pas ? Pas seulement à Hautbourgeois, mais à tout le royaume. Peut-être même au-delà. »

La perspicacité de son observation surprit Isaac. « Comment... ? »

« J'ai rencontré beaucoup de voyageurs dans ma vie, » répondit-elle avec un sourire énigmatique. « Marchands d'Australie, émissaires de Fleuvèdre, même quelques explorateurs venus des terres au-delà de la mer. Mais vous... vous regardez notre monde comme si vous le voyiez pour la première fois. Comme si même l'air que vous respirez était nouveau. »

Isaac ne savait que répondre. La vérité était trop invraisemblable, mais mentir semblait futile face à la perspicacité de cette jeune femme.

« J'aimerais en apprendre plus, » dit-il finalement. « Sur ce royaume, sur cette guerre, sur... tout. Je me sens perdu, et j'ai besoin de comprendre où je me trouve. »

Claire le considéra un long moment, puis hocha la tête. « J'accepte de partager mon savoir, mais la connaissance a un prix. Pas en or, » ajouta-t-elle rapidement en voyant Isaac porter la main à sa bourse. « En hospitalité. Offrez-moi un repas, et je vous raconterai tout ce que vous voulez savoir. »

Le soulagement envahit Isaac. « Bien sûr. Il y a une taverne où je loge... »

« L'Oie Boiteuse ? » devina Claire avec un sourire. « C'est la seule qui accepte les voyageurs de passage sans trop poser de questions. Maître Hubert est un brave homme, même s'il a tendance à arroser sa bière. »

Ils se dirigèrent ensemble vers la taverne, traversant les rues maintenant familières mais toujours étranges pour Isaac. Claire marchait avec l'assurance de quelqu'un qui avait parcouru de nombreuses routes, ses yeux constamment en mouvement, observant, évaluant, enregistrant chaque détail.

« Vous avez mentionné avoir voyagé dans tout le royaume, » dit Isaac alors qu'ils marchaient. « Depuis combien de temps êtes-vous sur les routes ? »

Claire sourit, un sourire teinté de mélancolie. « Trois ans maintenant. J'ai quitté ma maison à Forturi quand j'avais seize étés. Mon grand-père, que son âme repose en paix, était un ancien soldat de la garde royale. Il me racontait des histoires, des légendes, des batailles épiques. Quand il est mort, j'ai réalisé que je ne voulais pas passer ma vie enfermée dans une petite ville, à épouser un marchand et à élever ses enfants. Je voulais voir le monde qu'il m'avait décrit, vivre mes propres histoires. »

« Ce doit être dangereux, » observa Isaac. « Une jeune femme seule sur les routes... »

Le rire de Claire était sans joie. « Oh, ça l'est. J'ai appris rapidement que le monde n'est pas le conte de fées que mon grand-père décrivait. J'ai dû fuir plus d'une fois, éviter des marchands malhonnêtes, des brigands, des hommes qui voyaient en moi une proie facile. »

Elle releva légèrement sa cape, révélant un petit poignard attaché à sa ceinture. « J'ai aussi appris à me défendre. Un ancien soldat rencontré sur la route m'a enseigné quelques trucs. Je ne suis pas une guerrière, mais je peux surprendre ceux qui me sous-estiment. »

Ils arrivèrent à la taverne, et l'atmosphère familière mais oppressante du lieu enveloppa Isaac. Maître Hubert les accueillit avec un hochement de tête, reconnaissant Isaac et évaluant Claire avec l'œil expert de celui qui a vu passer toutes sortes de clients.

« Un repas pour deux, » demanda Isaac. « Et... ma chambre pour la semaine, si possible. »

Hubert nomma un prix qui sembla vider dangereusement la bourse d'Isaac, mais il paya sans discuter. Ils s'installèrent à une table dans un coin relativement tranquille, loin de la cheminée où un groupe d'hommes buvait déjà copieusement malgré l'heure encore matinale. Le repas arriva : un ragoût dont la viande était difficile à identifier, accompagné de pain dur et d'une bière qui avait effectivement un goût aqueux. Claire mangea avec l'appétit de quelqu'un qui ne sait pas quand viendra le prochain repas, mais ses manières restaient raffinées, suggérant une éducation au-dessus de la moyenne.

« Alors, » dit-elle entre deux bouchées, « que voulez-vous savoir ? »

« Tout, » répondit Isaac avec une franchise qui la fit sourire. « Commencez par le début. Ce royaume, Ménestria. Comment est-il né ? »

Claire s'essuya la bouche avec un morceau de tissu qu'elle sortit de sa poche, puis s'installa confortablement, prenant la posture du conteur.

« Il y a près de quatre siècles, ces terres étaient divisées en dizaines de petits royaumes, de cités-États, de fiefs indépendants. Chacun avec son seigneur, ses lois, ses armées. C'était une époque de conflits constants, de guerres pour un champ, pour un moulin, pour l'honneur d'une dame. »

Sa voix avait pris cette qualité hypnotique qu'Isaac avait remarquée sur la place du marché. Elle ne racontait pas simplement l'histoire ; elle la faisait vivre.

« Puis vinrent les invasions de l'Est. Des hordes de barbares, disent certains, bien que je soupçonne que c'était simplement un autre peuple cherchant de nouvelles terres. Ils déferlèrent sur nos ancêtres comme une marée, et les petits royaumes tombaient l'un après l'autre. C'est alors qu'un homme émergea ; Adhemaar, un petit seigneur d'un fief insignifiant. »

Elle marqua une pause pour boire une gorgée de bière, grimaçant légèrement au goût.

« Adhemaar avait ce que les autres n'avaient pas : la vision. Il comprit que séparés, ils tomberaient tous, mais unis, ils pourraient résister. Il commença par convaincre ses voisins immédiats, parfois par la diplomatie, parfois par la force. En dix ans, il avait unifié la moitié des territoires actuels de Ménestria. En vingt, il avait repoussé les envahisseurs et établi les frontières que nous connaissons aujourd'hui. »

« Et Hautbourgeois ? » demanda Isaac.

« Ah, Hautbourgeois est une histoire différente. Ce village, et la région qui l'entoure, est resté indépendant pendant trois siècles de plus. Nous étions – ils étaient, » se corrigea-t-elle, « une sorte de zone tampon entre Ménestria et Fleuvèdre. Il y a moins d'un siècle, le seigneur local, sans héritier mâle, maria sa fille unique au prince héritier de Ménestria. Quand le vieux seigneur mourut, Hautbourgeois devint partie du royaume. »

« Et Fleuvèdre conteste cette union ? »

Claire hocha la tête. « Fleuvèdre prétend qu'ils avaient un accord antérieur, que le seigneur avait promis sa fille à un de leurs nobles. C'est compliqué, mêlant des documents peut-être falsifiés, des témoignages contradictoires, et surtout, l'avidité. Hautbourgeois contrôle un passage stratégique vers les plaines fertiles du sud. Qui contrôle Hautbourgeois contrôle le commerce entre le sud ouest et l'est »

La Quête du Chevalier

Elle continua, décrivant Fleuvèdre, une république marchande née de l'union de cités commerciales, gouvernée par un conseil de marchands richissimes. Puis Astralie, le royaume mystérieux du nord, gouverné par la roi Julik et son conseil de sages qui lisaient l'avenir dans les étoiles.

« Les trois nations ont maintenu un équilibre précaire pendant des générations, » expliqua-t-elle. « Parfois alliées, parfois ennemies, toujours méfiantes. Il y a vingt ans, les Guerres des Vérités ont failli tout détruire. »

« Les Guerres des Vérités ? »

« Un conflit stupide sur la succession d'un royaume mineur à la frontière. Chaque nation soutenait un prétendant différent, chacune prétendant détenir la 'vérité' sur le légitime héritier. La guerre dura trois ans, coûta des milliers de vies, et au final, le royaume en question fut si dévasté qu'il cessa d'exister, son territoire partagé entre les trois puissances. »

Isaac absorbait ces informations avec avidité, son esprit créant une carte mentale de ce monde complexe. Ce n'était pas le Moyen Âge simplifié des contes de fées, mais un monde aussi complexe politiquement que le sien, avec ses propres tensions, ses propres injustices.

« Et maintenant, une nouvelle guerre se prépare, » dit-il.

Claire acquiesça gravement. « Les signes sont partout. Les forges travaillent jour et nuit, les jeunes hommes sont entraînés, les récoltes sont stockées dans des greniers fortifiés. Fleuvèdre a subi une mauvaise récolte l'an dernier, et leurs marchands sont étranglés par les taxes que Ménestria impose sur le passage des marchandises. Ils ont besoin de nos terres fertiles, et ils les prendront par la force s'il le faut. »

« Et vous ? » demanda Isaac. « Vous avez dit vouloir continuer vers le nord, malgré le danger. »

Un sourire rêveur passa sur le visage de Claire. « Mon but ultime est d'atteindre la cour royale de Ménestria, de chanter devant la reine elle-même. C'est un rêve fou, je le sais. Une simple ménestrel de pro-

vince n'a aucune chance d'approcher la cour. Mais je dois essayer. Mon grand-père disait toujours que les rêves non poursuivis deviennent des regrets qui vous rongent jusqu'à la mort. »

Isaac la regarda avec une admiration nouvelle. Cette jeune femme, dans un monde qui ne lui offrait que peu d'options, avait choisi la voie la plus difficile, la plus dangereuse, mais aussi la plus libre. Elle lui rappelait... lui-même, en un sens. Ou du moins, la personne qu'il aurait aimé être dans son monde.

« Et vous, messire Isaac ? » demanda Claire, le sortant de ses pensées. « Quelle est votre histoire ? D'où venez-vous vraiment ? »

Isaac hésita. La vérité était impossible à dire, mais mentir à cette femme qui avait partagé si ouvertement son histoire semblait mal. « C'est... compliqué. Je viens d'un endroit très différent. Si différent que vous ne me croiriez pas si je vous le décrivais. »

Claire l'étudia, ses yeux verts cherchant quelque chose dans son visage. « Essayez-moi. J'ai entendu des histoires étranges dans ma vie. Des hommes qui prétendaient avoir vu des cités sous la mer, des terres où le soleil ne se couche jamais, des royaumes dans les nuages. »

Isaac prit une profonde inspiration. « Imaginez... imaginez un monde où la lumière jaillit sans feu, où les gens peuvent se parler à des lieues de distance instantanément, où des machines de métal roulent sur des routes plus lisses que du marbre, transportant les gens plus vite qu'un cheval au galop. »

Les yeux de Claire s'élargirent légèrement, mais elle ne l'interrompit pas.

« Un monde où les livres sont si communs que même les plus pauvres peuvent les posséder, où l'information sur n'importe quel sujet est accessible en quelques instants. Où les guerres se font avec des armes qui peuvent détruire des cités entières en un instant, mais où, paradoxalement, la plupart des gens vivent leur vie entière sans jamais voir de violence. »

Il s'arrêta, s'attendant à voir de l'incrédulité ou de la moquerie sur

son visage. Au lieu de cela, Claire semblait pensive.

« Un monde de merveilles et de terreurs, » murmura-t-elle. « On se croirait dans les vieilles légendes des Anciens. Mon grand-père racontait parfois des histoires sur l'Âge d'Or, quand les hommes commandaient à la foudre et volaient comme des oiseaux. La plupart pensent que ce ne sont que des contes pour enfants, mais... »

Elle le regarda intensément. « Vous dites venir de cet endroit là ? Excusez-moi, mais j'ai du mal à y croire. »

Isaac hocha la tête, soulagé de ne pas avoir à s'expliquer davantage.

Claire tendit la main à travers la table et la posa sur la sienne. Le contact était chaud, réconfortant. « Je ne sais pas si vous êtes fou, si vous dites la vérité, ou si vous êtes touché par les dieux. Mais je sais reconnaître un âme perdue quand j'en vois une. Vous êtes ici maintenant, en plein territoire hostile, et que vous le vouliez ou non, vous allez devoir apprendre à y survivre. »

Elle retira sa main et se leva. « Je dois partir. J'ai promis de donner une représentation ce soir à l'auberge du Cheval Noir, de l'autre côté du village. Mais... »

Elle hésita, puis sembla prendre une décision. « Retrouvez-moi demain, à la fontaine sur la place du marché, à l'aube. Je reste quelques jours à Hautbourgeois avant de reprendre la route. Je peux vous apprendre des choses qui vous aideront à survivre ici. »

Elle ajusta sa cape et ramassa son sac. « Et Isaac ? Un conseil. Si la conscription vient, ne tentez pas de fuir. Ils ont des moyens de retrouver les déserteurs, et la punition est... désagréable. Apprenez plutôt à vous battre. Ou trouvez-vous une compétence qui vous rendra trop précieux pour être envoyé au front. »

Sur ces mots, elle partit, laissant Isaac seul avec ses pensées troublées. La taverne continuait son activité autour de lui, des hommes buvaient, riaient, se disputaient, mais il se sentait détaché de tout cela, comme s'il observait à travers une vitre.

La nuit tombait sur Hautbourgeois, apportant avec elle une

fraîcheur qui s'infiltrait à travers les murs de pierre. Isaac monta à sa chambre, son esprit tourbillonnant de tout ce qu'il avait appris. Ce monde n'était pas une simple fantaisie médiévale, mais un lieu réel avec sa propre histoire, ses propres problèmes, ses propres beautés et horreurs. Il s'allongea sur le lit inconfortable, fixant le plafond où des ombres dansaient à la lueur de sa bougie. Quelque part dehors, un chien aboyait. Plus loin, il entendait le son d'une flûte jouant une mélodie mélancolique. Les bruits de ce monde qui était maintenant, qu'il le veuille ou non, le sien.

La guerre approchait. Cette certitude pesait sur lui comme une pierre sur sa poitrine. Dans son monde, il avait fui toute forme de conflit, préférant la sécurité de sa routine. Ici, le conflit venait à lui, inévitable comme la marée. Et il devrait faire face, d'une manière ou d'une autre. Ses dernières pensées avant de sombrer dans le sommeil furent pour Claire. Cette jeune femme courageuse qui avait choisi la liberté malgré le danger. Peut-être, pensa-t-il, y avait-il une leçon à apprendre d'elle. Peut-être que survivre dans ce monde ne consistait pas seulement à éviter le danger, mais à trouver quelque chose pour lequel il valait la peine de prendre des risques.

Le sommeil le prit finalement, un sommeil agité peuplé de rêves étranges où son ancien monde et ce nouveau se mélangeaient en des visions impossibles, des chevaliers en armure conduisant des voitures, des gratte-ciels s'élevant au-dessus de châteaux médiévaux, Claire chantant dans un micro devant une foule immense. Dans ces rêves, Isaac courait, cherchant quelque chose qu'il ne pouvait nommer, poursuivi par quelque chose qu'il ne pouvait voir.

Au plus profond de la nuit, alors que la lune traçait son chemin silencieux à travers le ciel étoilé, Isaac se réveilla brièvement. Une sensation étrange l'avait tiré du sommeil : comme si quelqu'un l'observait. Il scruta l'obscurité de sa chambre, mais ne vit rien d'anormal. Pourtant, le sentiment persistait, cette impression d'être observé par des yeux invisibles, jugé par une présence qu'il ne pouvait identifier. Il se rendormit

difficilement, et quand l'aube pointa enfin à travers sa fenêtre, il avait la sensation de n'avoir pas dormi du tout. Mais une détermination nouvelle l'habitait. Si ce monde était sa réalité maintenant, temporaire ou permanente, alors il devait apprendre à y vivre, non pas comme une victime des circonstances, mais comme un acteur de son propre destin.

Il se leva, s'habilla dans ses vêtements rudimentaires qui commençaient déjà à lui sembler moins étrangers, et descendit. La taverne était calme à cette heure matinale, seuls quelques clients matinaux buvant silencieusement leur bière du matin. Maître Hubert lui servit un bol de porridge grumeleux et un morceau de pain, qu'Isaac mangea mécaniquement tout en réfléchissant à sa situation. Ce monde avait ses propres règles, ses propres dangers, ses propres opportunités. Il ne pouvait pas continuer à le voir à travers le prisme de son ancienne vie. Il devait s'adapter, apprendre, survivre. Et peut-être, juste peut-être, trouver un sens à cette impossible aventure dans laquelle il avait été projeté.

Le soleil montait lentement dans le ciel, promettant une nouvelle journée dans ce monde étrange et merveilleux. Isaac finit son repas, paya Hubert avec quelques-unes de ses précieuses pièces, et sortit dans la lumière du matin. La fontaine l'attendait, et avec elle, Claire et la promesse de connaissances qui pourraient faire la différence entre la vie et la mort dans les jours à venir.

Hautbourgeois s'éveillait une fois de plus, et Isaac, l'étranger venu d'un autre monde, s'apprêtait à faire ses premiers pas véritables dans cette nouvelle existence. La peur demeurait, tapie dans son ventre comme un serpent lové, mais elle était maintenant tempérée par autre chose ; une curiosité, une détermination, et peut-être même un soupçon d'espoir.

Car si ce monde pouvait produire quelqu'un comme Claire, courageuse, libre, vivante malgré tous les dangers, alors peut-être y avait-il ici quelque chose qu'il n'avait jamais trouvé dans son monde moderne et sûr : la possibilité de devenir vraiment vivant.

Renaissance